Marges
Revue d'art contemporain

16 | 2013
Art contemporain et Cultural studies

Bertille Bak, « Circuits »

Paris, Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 28 septembre – 16 décembre 2012

Anne Dietrich

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/marges/270
DOI : 10.4000/marges.270
ISSN : 2416-8742

Éditeur
Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée
Date de publication : 15 mars 2013
Pagination : 126-127
ISBN : 978-2-84292-366-2
ISSN : 1767-7114

Référence électronique
Anne Dietrich, « Bertille Bak, « Circuits » », *Marges* [En ligne], 16 | 2013, mis en ligne le 15 mars 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/marges/270 ; DOI : https://doi.org/10.4000/marges.270

© Presses universitaires de Vincennes

Bertille Bak, « Circuits »

Paris, Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 28 septembre – 16 décembre 2012

Jeune artiste de 29 ans, Bertille Bak a bénéficié d'un succès rapide après sa formation aux Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de Christian Boltanski et son court passage d'une année au Fresnoy. C'est aujourd'hui le Musée d'art moderne de la Ville de Paris qui lui ouvre ses portes, pour une exposition intitulée « Circuits ». Le parcours met en résonance deux œuvres principales : *Transports à dos d'homme* (2012) et *Ô quatrième* (2012), ayant pour point d'ancrage la ville de Paris et sa banlieue. Chacune, centrée sur une vidéo, se présente sous la forme d'un projet rhizomatique décliné en plusieurs installations.

Un objet étonnant, posté à l'entrée, donne le ton de l'exposition. Il s'agit d'une sculpture surprenante : un fauteuil monte-personne arrimé à une rampe culminant à plusieurs mètres. Une sorte d'échafaudage pour handicapé, en somme. Nous pénétrons ensuite dans une première salle présentant *Transports à dos d'homme*. Pour ce projet, Bertille Bak a travaillé avec un groupe de tsiganes campant à côté d'une voie ferrée à Ivry-sur-Seine. Les premiers éléments rencontrés sont des plans de métros de grandes villes (Paris, Berlin…) reprenant le principe des PILI (Plans Indicateurs Lumineux d'Itinéraire) des années 1940-1990, équipés de LED et d'un mécanisme sonore. Le dispositif est interactif : suite au choix d'un itinéraire par le spectateur, les points lumineux correspondant aux stations à traverser s'illuminent. Les ampoules allumées simultanément sur les différents plans forment une constellation de métropoles. On entend des enregistrements effectués sur les trajets sélectionnés ; bruit du train et musique tsigane forment une joyeuse cacophonie. Le nom de cette installation, *Notes englouties* (2012), rappelle l'intention première de l'artiste pour *Transports à dos d'homme* : déceler les rares parcours ferroviaires les plus propices à la pratique musicale des tsiganes, durant lesquels les mélodies ne sont que peu perturbées par le bruit du train. Nous nous retrouvons ensuite face au point central de l'œuvre, une projection vidéo. On y voit les Tsiganes d'Ivry-sur-Seine que l'artiste a côtoyés durant quelques mois, accomplissant des gestes quotidiens. Certaines situations

sont teintées d'un humour à peine dissimulé : la pesée des cadenas d'amoureux, récupérés sur le Pont des Arts, semble poser indirectement la question : est-ce une pesée de l'amour ou seulement un calcul trivial du poids de métal accumulé ? Le son de la vidéo, pour une grande partie formé des mélodies jouées par les accordéonistes filmés, est assourdi par celui des trains des installations adjacentes, mettant en abyme le propos de l'artiste. Un rideau de bouchons de liège marque la transition entre les espaces de projection de *Transports à dos d'hommes* et de *Ô quatrième*. Il rappelle les rideaux de bouchons des caravanes, bricolés par les tsiganes pour tenter d'isoler ces habitations précaires, et évoque un autre type de recyclage dans le second projet. Il est bien frustrant de n'être autorisé à le traverser pour passer d'une pièce à l'autre. Les surveillants veillent à ce que les visiteurs empruntent l'ouverture située à côté.

Pour *Ô quatrième*, le trajet évoqué n'est plus horizontal comme l'était la circulation souterraine du métro de l'œuvre précédente. Il se fait désormais vertical. Bertille Bak a travaillé avec une autre communauté : les sœurs retraitées des Filles de la Charité, dont le couvent de quatre étages se trouve rue du Bac à Paris, à une dizaine de kilomètres du campement tsigane. Une vidéo, cœur du projet, nous apprend que la tradition veut que les sœurs dont l'état de santé se dégrade montent d'un étage. La fin de vie se fait donc au quatrième, « au plus près de Dieu ». La vidéo est informative mais rythmée de situations insolites, mettant en doute son statut : relève-t-elle d'une pratique documentaire ou est-elle pure fiction ? La sœur Marie-Agnès Marret nous explique le fonctionnement de l'établissement et nous montre ses fabrications : des poupées en bouchons de liège. Elle est ensuite filmée sur le siège élévateur vu à l'entrée de l'exposition, en train de coller, telle une révolutionnaire, des affiches scandant « Plus près de toi Seigneur » sur un mur du couvent. Du vanDalísme religieux, pourrait-on dire, qui sonne comme un clin d'œil cocasse à ce principe ascensionnel. Devant le mur de projection de la vidéo, le sol est couvert d'une plaque jaune reproduisant le plan de la chambre de la sœur, au nom évocateur de *Cellule*. Une nouvelle fois, le spectateur est contraint dans ses déplacements. Il n'est pas libre de fouler ce sol, ce qui se révèle absurde, car à quoi servent le rideau (qui d'ailleurs, ironiquement, n'isole rien et laisse passer les sons de *Transports à dos d'hommes*) et le plan au sol, si le spectateur ne peut les expérimenter lors du « circuit » de l'exposition ? L'art de Bertille Bak s'établit pourtant dans une proximité avec les groupes étudiés ; on en attendrait autant pour son rapport au spectateur. Pour finir, une installation de huit socles intitulée *Bande-son* présente des objets appartenant aux sœurs du couvent, ayant servi à faire la bande sonore. Elle constitue une habile résonance, paradoxalement muette, avec la vidéo.

Par ces deux projets, axés sur deux communautés en transition obligée (le campement précaire est celui de Tsiganes migrant depuis la Roumanie, les sœurs sont en chemin vers la mort), Bertille Bak nous propose une exposition à la fois poétique et loufoque, aux parfums politiques sous-jacents. Certaines de ses précédentes œuvres, comme *Safeguard Emergency Light System* (2010) présentée à la dernière Triennale du Palais de Tokyo en 2012, réalisée avec les habitants d'un immeuble de Bangkok menacés d'expulsion, s'inscrivent dans cette même démarche. Elle semble poser implicitement la question de l'avenir de ces communautés fragiles et de notre capacité à prendre position.

Anne Dietrich